TEMPERATURE

Du 29 octobre 1900.

Thermomètre de E. A. L. Claudel, Opticiens. No 143 rue de Chartres. Entre Conti et Bienville.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	72	22
Midi.....	82	28
3 P. M.....	82	28
6 P. M.....	80	27

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 29 octobre—Indications pour la Louisiane—Temps — beau dans la partie est, pluie à l'ouest mardi; pluie probable mercredi; vents légers à frais du sud-est.

Qu'est-ce que le parti républicain?

Qu'est-ce que le parti républicain et que peut bien signifier ce titre de parti républicain au sein d'une république comme la nôtre? Au premier abord, il semble satisfaire tous les esprits et répondre à toutes les questions. Quand on y réfléchit un instant, on voit clairement qu'il n'explique rien et ne résout rien. Celui qui l'a inventé a eu un éclair de génie. Qui ne sait que c'est avec de grands mots que, de tout temps, on a gouverné la pauvre humanité? On peut affirmer que bon nombre des succès qu'a remporté le parti républicain dans le passé sont dûs, en grande partie, à son mirifique titre, aussi alléchant qu'élastique.

Combien d'écoles politiques, combien de formes de gouvernement peuvent s'en affubler et l'usurper, depuis la plus hautaine et la plus intolérante des aristocraties de race ou d'argent, jusqu'à la plus échevelée et la plus populacière de démagogies. Il suffit que le chef d'Etat ne porte pas sur son chapeau la cocarde de la Royauté pour que l'on soit république.

Ce titre de républicain est le plus perfide des trompe-l'œil, et il en a été ainsi de tout temps. Qui ne sait que, même après sa transformation en Empire, la grande République Romaine avait conservé son étiquette républicaine, et que les usurpateurs d'alors, les Empereurs (imperatores) faisaient inscrire précieusement sur leurs pièces de monnaie l'exergue: "Republica Romana"? Qui ne sait que, tout récemment encore, au commencement du siècle qui va disparaître, Napoléon, devenu Empereur, a longtemps gardé l'étiquette "République Française" autour de son effigie? L'Histoire fourmille de duperies de ce genre qui ont abusé et victimé les générations du passé.

Le fait est tellement vrai que pour se faire une idée, sinon très nette, au moins approximative de ce qu'est réellement le parti républicain, il faut aller interroger son adversaire, le seul qu'il trouve aux Etats-Unis, le seul qui lui dispute le pouvoir depuis les premiers jours de l'Union, et lui demander quels sont ses tendances et son but.

Ici, nous commençons à voir clair, et il nous devient possible de nous orienter. Comme l'indique son titre de démocrate, auquel il est resté fidèle, le parti est, vraiment et par excellence, le parti populaire.

"Tout par le peuple et pour le peuple", dit-il. Tout conforme au mode de formation de la communauté nationale, c'est-à-dire à la fédération établie par les Pères de la Patrie. D'où résulte le triomphe de l'idée fédérative et la haine de la centralisation du pouvoir entre quelques mains, la haine des armées permanentes qui se transforment, avec le temps, en armées de prétoriens, et la haine des conquêtes à l'extérieur qui sont la négation du droit qu'a tout peuple de diriger lui-même ses affaires et de se gouverner comme il l'entend.

Prenez la contre-partie des quelques principes que nous venons d'exposer, et vous aurez une conception assez nette du parti républicain et de ses tendances: Le pouvoir concentré peu à peu dans quelques mains—La puissance politique passant progressivement du corps national dans certaines classes privilégiées par la naissance ou par la fortune—L'établissement des grandes armées permanentes et la tendance constante à l'unité du pouvoir—juste la grande route suivie par la république romaine pour aboutir au despotisme.

Ce n'est pas seulement, comme on le voit, un simple raisonment, si écrasante qu'en soit la logique, que nous faisons. C'est de l'histoire que nous racontons ici, et Dieu veuille que les évènements ne nous donnent pas encore plus raison que nous ne l'appréhendons.

Voilà l'abîme où nous pousse la politique du parti républicain.

Et, ce qu'il y a, ici, de plus lamentable pour nous, de plus condamnable chez lui, c'est qu'il a la parfaite conscience de ce qu'il fait et des conséquences politiques et sociales du système qu'il a inauguré.

Ne le voyons nous pas, à l'heure qu'il est, suivre les errements de l'aristocratique Angleterre, y convoiter, y multiplier même les alliances princières, qui doivent ajouter aux ruissellements de ses millions, l'éclat de la naissance et des gloires de moyen âge? C'en est fait, nous ne marchons plus vers l'avenir; nous rétrogradons vers le passé, et si aucune puissante réaction du corps électoral ne vient arrêter ce monstrueux mouvement de recul, la Démocratie américaine est à jamais perdue.

STATISTIQUE.

POPULATION DES VILLES DES ETATS-UNIS.

Nous ne connaissons rien d'intéressant pour ceux qui s'intéressent aux progrès de l'Union américaine, comme la lecture du Bulletin de recensement de la population publié le 25 octobre, sous la direction du statisticien en chef de la population, M. Wm. C. Hunt. C'est surtout dans une pareille étude que l'on peut se rendre un compte exact de ces progrès. Ce qui fait la force d'un pays, n'est ce pas sa population? Or, c'est sous ce rapport spécialement que l'Union prend le premier rang dans la marche en avant de l'humanité.

Le Bulletin commence par nous donner le nombre des villes dont la population, au mois de juin dernier, était de 2,500 âmes, ou davantage.

Il y a d'après les statistiques à l'heure qu'il est, dans l'Union, 159 villes ayant une population d'au moins 25,000 âmes. La population totale de ces 159 cités est de 19,694,625 habitants, contre 14,855,489 en 1890 et 9,933,927 en 1880.

L'accroissement des populations de ces villes a été, de 1890 à 1900, de 4,839,136. Le quantum pour cent a été de 32,5.

En 1880, nous n'avions que 20 cités comptant au delà de 160,000 habitants, nous en avons actuellement 38.

Il a été compté, cette année, 78 cités ayant au delà de 50,000 âmes.

Nous avons 19 cités de 1ère classe, c'est-à-dire comprenant au moins 200 000 habitants. Dans le nombre figurent New York qui contient, à elle seule, 3,000,000; puis Chicago et Philadelphie qui en ont chacune plus d'un million; 3 villes, St Louis Boston et Baltimore, qui accusent un demi-million; 5 villes, Cleveland, Buffalo, San Francisco, Cincinnati et Pittsburg, avec chacune une population flottant entre 300,000 et 400,000.

La Nouvelle Orléans fait partie de la catégorie suivante, avec Detroit, Milwaukee, Washington, Newark, Jersey City, Louisville et Minneapolis.

Nous avons 19 cités de 2e classe; avec une population totale de 2,412,538; 40 de 3e classe, avec une population de 2,709,338; et 81, de 4e classe, avec 2,786,940.

Nous ne pouvons suivre le statisticien dans sa longue nomenclature de toutes les villes de l'Union. Nous préférons nous en tenir aux chiffres qui concernent la Nouvelle Orléans, qui ne sont certainement pas surfaits. Si même nous en croyons les hommes compétents, ils seraient au-dessous de la réalité.

Le statiticien donc accuse pour la Nouvelle-Orléans 287,104, qui se redivisent entre nos 17 wards d'une façon très inégale depuis le 11e qui s'élève à 21,022 jusqu'au 17e qui ne compte que 4,484 habitants.

Un fait à relever; c'est dans les Etats du Nord de l'Atlantique que l'on remarque les plus grands accroissements de population.

Il y a là 70 cités qui contiennent 10,098,596, soit 51,3 pour cent de la population totale de 19,694,625 des 159 villes dont nous avons déjà parlé. Ces chiffres sont véritablement étonnants et donnent beaucoup à réfléchir.

Superstitions de Rois.

Guillaume II porte comme talisman une paire de boutons de manchette de son grand père Guillaume Ier, une tabatière de Frédéric le Grand et une tabatière de Napoléon Ier, quoiqu'il ne prise jamais, et, en outre, certains grands jours, un éperon de Charles XII, que celui-ci a perdu dans la bataille de Poltawa. L'Empereur est profondément convaincu que ces objets lui portent bonheur. Il collectionne des bottes de tous les âges et des uniformes du moyen-âge.

Le roi Oscar de Suède ne quitte jamais une bague très simple, que son aïeul, Bernadotte a porté dans sa jeunesse et dont on prétend que la possession attire le pouvoir. A une peur bleue de rencontrer un convoi funèbre; collectionne des gravures et des tableaux, des médailles et des livres rares.

Le prince Ferdinand de Bulgarie conserve dans ses écuries un vieux cheval qui a porté le prince Alexandre de Bulgarie dans la bataille de Slivnitza; il est convaincu qu'en soignant ce cheval il conservera le pouvoir en Bulgarie. Possède une superbe collection de diamants, d'émeraudes, de rubis, de saphirs et de perles, évaluée à quinze millions.

Le prince régent de Baviere collectionne les cruches et les vaisselles des paysans bavarois du moyen-âge; n'a qu'une seule superstition, celle d'aller à la chasse le vendredi. Son grand-père, le roi Louis Ier de Bavière, était un collectionneur passionné de parapluies historiques.

La rentree prochaine

—DES—

CHAMBRES.

Paris 18 octobre.

On nous annonce qu'avant la rentrée des Chambres le président du conseil profitera d'une occasion prochaine pour dresser le programme législatif de la nouvelle session et définir du même coup la politique du gouvernement. Nous permettra-t-on à ce propos quelques réflexions qui n'auront rien de prématuré?

La première, c'est que le terrain législatif est loin d'être vacant, et il nous semble que, par la force même des choses ou l'urgence des questions posées, la liberté du Parlement et celle du ministère sont passablement limitées. Il y a d'abord le budget de 1901 à voter. Si l'on ne veut pas recourir au fâcheux expdient des douzièmes provisoires, si l'on veut déblayer la future session ordinaire de 1901 pour des discussions de loi, il n'y a pas beaucoup de temps à perdre. Il faudra à la Chambre et au Sénat une diligence et une bonne volonté d'aboutir auxquelles nous ne sommes plus beaucoup habitués. Il y a, en second lieu, la question de la réforme des octrois dont l'échéance arrive au 1er janvier prochain et que les viticulteurs du Midi ne permettront pas sans doute de laisser dormir plus longtemps. Enfin, il y aura les interpellations politiques ou autres qu'il ne faut pas oublier, puisqu'on ne peut les empêcher. La table parlementaire peut elle supporter beaucoup d'autres choses à côté de ce riche menu? Il est permis d'en douter, après tant d'expériences faites. Il est loisible, sans doute, de ne s'occuper du budget que deux ou trois jours par semaine pour faire place à la discussion d'un projet de loi comme celui sur les associations. Mais il est, dès lors, très probable que le budget ne sera pas voté en temps utile et que, reporté à l'année prochaine, personne ne saurait plus dire quand il le sera. Cette méthode d'efforts dispersés, au lieu d'efforts *sériés*, ferait donc perdre du temps au lieu d'en faire gagner.

Ce ne sont là que des observations en quelque sorte matérielles; elles ne prêtent guère à la discussion. Il n'en va pas de même pour l'orientation politique que doit déterminer, dit on, le prochain discours de M. Waldeck-Rousseau.

A nos yeux, dans cette conjoncture comme dans bien d'autres, le danger peut être le plus grand serait de vouloir être trop habile. Au lieu de vouloir naviguer entre des partis contraires comme entre de récifs également menaçants à droite et à gauche, il nous paraîtrait beaucoup plus sûr, pour le président du conseil, de mettre le cap sur la haute mer. On dit, pour suivre notre comparaison, que les tempêtes et les naufrages sont moins à craindre au large que dans les détroits.

Parlons sans métaphore. On se rappelle l'immense succès du discours du Président de la République au banquet des maires. Il n'y eut qu'un élan d'un bout du pays à l'autre pour reconnaître dans cette harangue résolument républicaine, mais non moins cordiale et pacifiante, la voix même de cette France moyenne qui travaille et ne demande guère à la politique que la sécurité et la paix nécessaires pour son labeur. Eh bien! un ministère bien inspiré, ne pourrait-il tirer de cet exemple et de ce succès une indication positive sur la manière dont la France républicaine veut et doit être gouvernée? L'orientation nouvelle cherchée après l'Exposition n'est elle pas donnée là en termes assez clairs et le discours futur du président du conseil ne serait il pas celui que le pays attend s'il était le commentaire pratique et, en quelque sorte, la mise en œuvre de celui du président de la République?

La politique nouvelle, dit-on, doit être une politique d'action républicaine. Il ne saurait y avoir de contestation sur ce point. L'action républicaine, c'est-à-dire l'organisation toujours plus complète et plus ferme de la République, le progrès, les réformes opportunes: voilà bien le programme commun de tous les républicains sincères. Mais encore est-il deux manières d'entendre l'action républicaine. Elle sera ou pacifique ou belliqueuse. Les projets de loi que l'on prépare peuvent être ou des projets de combat, des manifestations d'un moment, des mesures exceptionnelles et transitoires dirigées contre un parti au profit d'un autre, ou bien ils seront ce qu'ils devraient être, des projets réellement organiques faits pour durer et d'un caractère assez général et assez impartial pour servir de lien et de garantie à tous les membres de la patrie républicaine. Prenons un exemple: voici le projet de loi sur le droit d'association. Il y a trente ans que la question est à l'étude; il serait glorieux à un ministère de la résoudre et de doter la République d'une loi qui serait la charte commune de toutes les associations et une garantie pour tous les citoyens. Mais extraire de ce projet de loi, qu'ensuite on laisserait en suspens, la partie qui vise les seules congrégations religieuses pour avoir l'occasion de leur porter un coup mortel, ce serait évidemment faire autre chose que d'organiser rationnellement et justement la République, ce serait y semer la guerre et en faire un champ clos où les partis contraires chercheraient plutôt à s'égorger qu'à y vivre loyalement et paisiblement à côté les uns des autres.

Le choix reste donc au ministère entre ces deux politiques: la politique d'ordre et de progrès républicain et la politique de combat; l'une qui est la politique d'union républicaine et l'autre qui est la politique de division républicaine; l'une que réclame le pays et l'autre que l'esprit de parti inspire; celle enfin qui travaille pour l'avenir de la France et de la République et celle qui ne vise que les intérêts du moment et ne recherche que les plus trompeuses de toutes les victoires. Nous sommes convaincus que M. le président du conseil saura s'en tenir à la première.

Le corps de Saint Augustin.

Il y a quelques jours, a eu lieu, à Pavie, comme nous l'avons annoncé, le transport du corps de Saint Augustin de la cathédrale à l'église que possèdent, en cette ville, les Pères Augustins.

D'abord enterré (en l'an 430 de l'ère chrétienne,) à San Esteban, il fut transporté en Sardaigne, vers l'an 500 par son fils Fulgences. En l'an 721, "afin de le dérober aux profanations des Barbares, il fut transporté en grande pompe, accompagné de princes, de cardinaux et de prélats, au couvent des Béats augustins de Pavie." Puis à cause des guerres qui survinrent en Italie, on le transporta à la cathédrale de cette ville, où il fut déposé dans une urne magnifique d'argent repoussé d'une très grande valeur, urne placée elle-même à l'intérieur d'un superbe mausolée de marbre, de jaspe et de porphyre et orné de bronze doré.

Le Pape a bien voulu, après maintes supplications du général de l'ordre, le Père Tomas Rodriguez, accorder la permission du transfert du corps.

AMUSEMENTS.

THEATRE DE L'OPERA.

Correspondance.

Paris, le 19 octobre 1900.

Monsieur Armand Capdevielle.

Cher monsieur et ami,

Comme vous me l'avez permis, et comme je vous l'ai promis, je vous adresse ces quelques lignes d'abord pour vous dire que mon retour s'est très bien effectué, ensuite pour vous remercier encore de toutes les charmantes attentions que vous avez eues pour moi pendant mon séjour à New Orleans, et qui m'ont laissé les meilleurs souvenirs. Vous me connaissez assez pour bien penser que depuis ma rentrée je n'ai pas perdu mon temps. En effet, j'ai fait deux engagements superbes: celui de madame Montbazon, la célèbre chanteuse d'opérette, et celui de monsieur Duffour, une basse chantante possédant la plus belle voix que, dans ce genre, j'ale jamais entendue et qui, certainement, fera grand effet dans son rôle de début, Saint-Bris. J'ai aussi engagé madame Mandova comme première danseuse demi caractère, et madame Thierric, comme première danseuse travesti.

Quant à notre départ, il était jusqu'à hier, fixé au 10 novembre par "La Lorraine", mais comme Sarah Bernhardt et Coquelin partent avec leur troupe par ce paquebot, je ne partirai que le 17 par "L'Aquitaine", de sorte que nous arriverons le 26, ou au plus tard le 27 novembre à New Orleans.

J'ai reçu hier un télégramme qui m'a très ennuyé, mais non surpris: on me demande s'il est vrai que j'ale résilié l'engagement de monsieur Bouxmann. Inutile de vous dire, cher monsieur, que la composition de ma troupe est toujours la même, et, qu'au contraire, elle ne fait qu'augmenter comme ensemble en meilleurs sujets. Je vous prie de ne pas permettre qu'on induise le public en erreur, et je vous serai très obligé, cher monsieur, si dans un article comme vous savez les faire, vous vouliez énergiquement démentir ces fausses nouvelles, et publier les détails que je vous donne plus haut sur ma troupe.

J'ai inspecté hier les nouveaux décors de "l'Patrie", "La Vie de Bohème" et la "Navaraise", et je peux vous assurer que ce sont des merveilles.

Au revoir, cher monsieur, merci d'avance, et croyez-moi votre très dévoué

HENRI BERRIEL.

P. S. Vous connaissez les débuts pour l'opéra, voici ceux pour l'opérette: "La Belle Hélène"—"La Périchole" et "Le Petit Faust".

THEATRE "CRESCENT"

The Night of the 4th.

Le Crescent vient de remporter, dimanche soir, un très franc succès de rire avec l'excellente bouffonnerie intitulée: "The Night of the 4th". Il est bien difficile de raconter une pareille comédie qui n'est qu'une série de rencontres plus imprévues et plus drôlatiques les unes que les autres. Ce qui donne surtout un énorme attrait à cette pièce, c'est la verve comique qu'y déploient les deux principaux acteurs, Matthews et H. Bulger—deux joyeux compères qui ne marchent jamais l'un sans l'autre et qui sont d'autant plus empoignants pour le public, qu'ils ne se ressemblent nullement et que chacun des deux partenaires possèdent des qualités différentes de son compagnon. Bulger et Matthews se complètent l'un l'autre et se font en quelque sorte la courte échelle pour mieux enlever la faveur publique. Aussi le succès a-t-il été phénoménal. "The Night of the 4th" a plu dès les premières scènes et il en sera ainsi jusqu'à samedi soir.

GRAND OPERA HOUSE.

Mme Sans-Gêne.

C'était une entreprise hardie, de la part de la troupe Baldwin-Melville, que de représenter ici une pièce que l'on y a vu jouer par des artistes de réputation européenne, et qui avaient l'avantage inusité d'être les créateurs de l'œuvre.

Tout le monde parmi nous connaît Mme Sans-Gêne et les scènes prodigieusement comiques qui se passaient autrefois, à la Cour de Napoléon Ier, où certaines duchesses et maréchales qui n'étaient pas précisément de première noblesse, s'en donnaient parfois à leur aise et scandalisaient légèrement les grandes dames de l'époque.

Disons-le tout de suite, Miss Levinia Shannon, sans faire oublier la célèbre Réjane, a su réussir près du public et enlever les applaudissements de toute la salle. C'est le plus bel éloge que nous puissions faire de son talent.

Nous en dirons autant de Maurice Freeman, qui remplissait le rôle plus difficile encore de Napoléon. Le reste de la troupe a obtenu un succès qui assure au Grand Opera House une semaine de belles salles.

THEATRE TULANE

Quo Vadis.

Comme nous l'avons déjà dit ici, comme le sait du reste, le public qui a l'habitude de fréquenter le théâtre, la pièce intitulée: "Quo Vadis" nous transporte dans la Rome antique, au temps de Néron.

Le nom seul de ce ce dernier donne une idée de cette pièce grandiose et des scènes surprenantes qui s'y passent.

Ne pouvant donner une description complète de ce spectacle, nous nous contenterons de remarquer le dernier et sixième acte qui représente le cirque, l'arène.

L'administration a fait d'énormes efforts et dépensé bien de l'argent pour reproduire le magnifique spectacle.

L'interprétation de "Quo Vadis" telle qu'elle nous est donnée au Tulane fait le plus grand honneur à la direction.

Nous ne craignons pas de dire que le sixième acte, à lui seul, vaut plus que l'argent que le public verse à la porte.

L'ESPRIT DES AUTRES

Champbaudet arrive chez les Drolichon à l'heure du dejeuner et les trouve attablés devant une douzaine d'ostendes.

—Oh! fait-il, vous vous traitez bien.

—Ça ne nous arrive pas souvent, explique Drolichon; depuis votre dernière visite, il n'est pas entré une seule huitre ici!

Z....a pour principe de ne jamais donner un sou à son tailleur.

Celui-ci, excellent homme, est trop débonnaire pour signifier son congé à un employé dont il a à se plaindre. Aussi lui dit-il simplement:

—Allez toucher cette facture chez M. Z.... et ne revenez qu'avec l'argent!

La beauté se rapporte au sang.

Un sang pur de ne une jeunesse. Il n'y a pas de beauté sans santé. Les Cascarets, Candy Cathartic purifient le sang et le gardent ainsi en stimulant le foie paresseux et en éliminant du corps toutes les impuretés. Commencez dès aujourd'hui à vous débarrasser des boutons, clous, taches, points noirs et de ce teint bilieux et maladif en prenant Cascarets,—beauté pour dix sous. Chez tous les pharmaciens, satisfaction garantie, 10cts, 25cts, 50cts.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

17 Commencé le 11 octobre 1900

INFAME!

Par George Spitzmuller.

DEUXIEME PARTIE.

CHRISTINE.

I

A LA FÊTE DE SAINT-DENIS.

Suite.

—Musique! lui ordonna derechef l'Asticot, pressé d'éteindre, sous un flot d'harmonie, l'enthousiasme du public qu'il trouvait humiliant pour le personnel de l'arène.

Et il annonça ensuite:

—Le numéro 3!.... Assaut de Mme Véronique et de M. X...., le fantassin, prévôt d'armes.

La Rouquine parut, vêtue d'une tenue d'escrimeuse, son épaisse toison fauve roulée en torsade sur la nuque et papillotée de nœuds tricolores.

Résolument, elle se compa devant le soldat pour le salut, galant prélude du combat entre ce ténor de la lame et cette "prima donna" du fleuret.

Le "mur" obtint un vif succès par sa correction et son ensemble. Après quoi, l'assaut commença.

—Partez! commanda, en croisant les fers, Achille qui dirigeait le tournoi.

Il y eut quelques feintes et doubles engagements. Le fantassin laissa à Véronique le privilège de la première attaque. Elle se fendit avec prestesse.

—Touché! dit le militaire en repostant.

La Rouquine eut une jolie parade de quinte et le boutonna encore, dans la ligne basse.

Elle était plus forte que son adversaire, se couvrait mieux que lui, possédait un doigté plus fin.

Au bout de quelques minutes, on fit "la belle". Le fantassin la perdit.

Pour la troisième fois, alors, l'amateur anonyme rentra en scène.

Il prit la place du prévôt d'armes, et en un instant, distribua à Véronique quelques coups de bouton discrets, sans avoir été touché une seule fois.

Ah! c'était un beau tireur, doué d'un poignet et d'un jarret merveilleux. Son fleuret lui répétait avec facilité les contres et les oppositions.

Bref, la Rouquine fut battue à plate couture.

C'était une série à la noire. Achille faisait une mine longue de plusieurs décimètres. Décidément, la soirée devenait mauvaise. Les honneurs de la séance allaient tous à cet inconnu de malheur, que le public applaudissait à tout rompre.

Aussi l'Asticot, de fort mauvais humeur, décida-t il de hâter la fin de la représentation.

Les numéros suivants furent de moindre importance: l'assaut de canne, boxe et chausson, entre le Grêlé et le cavalier, provoqua une nouvelle intervention de l'amateur qui remporta une quatrième victoire.

Restait le garçon boucher qui se mesura avec l'Asticot.

Cette fois Achille prit sa revanche des déboires précédents. Il coucha sur le flanc, avec maëstria, son complaisant adversaire.

Tout cela avait duré moins d'une heure.

—Attention! clama Véronique.

C'était maintenant le tour de Titine, l'enfant prodige.

Quand elle parut il y eut dans l'assistance un murmure admiratif.

La petite était idéalement jolie. A voir sa finesse et sa grâce, on eût dit une statuette de Tanagra.... Cinq ans environ, mais combien gracieuse! C'était une aurore charmante, à peine levée et déjà pleine de séductions.

Cependant, il y avait sur son délicat et expressif visage un voile de mélancolie. Cette enfant ne devait pas être heureuse.

Elle salua gentiment, et, obéissant au dur regard de la Rouquine, commença son "travail" consistant en quelques exercices d'adresse.

La pauvrette portait un léger costume constellé d'étoiles en papier doré et orné de paillettes, de verroteries clinquantes.

Après le dernier "numéro", l'enfant s'arrêta un instant comme fatiguée. Mais elle se remit aussitôt à l'œuvre, ayant sur la figure une crispation douloureuse.

—Continue! lui disait à voix basse Véronique en lui saisissant le poignet qu'elle serra brutalement.

Titine eut peine à retenir un cri de souffrance. Ses yeux s'emplirent de larmes.

Cependant, la Rouquine, insensible, annonçait:

—Le pas des œufs, danse de la plus haute difficulté!

Et en même temps, elle étendait sur le sol un tapis où elle disposa des œufs en quinconce.

A un signe de Véronique, le trombone attaqua un air de valse lente, entrecoupé de pauses, sur lequel la petite commença à danser le pas des œufs.

C'était une sorte de ballet menuet avec figures de caractère.

Titine évoluait sur le tapis, posant la pointe de ses petits pieds entre les œufs, très rapprochés, qu'elle n'effleurait même pas.

Légère et svelte, elle dansait, faisant claquer à ses doigts des castagnettes.

Peu à peu la musique s'accélérait, acquérant une allure de boléro, de fandango, précipitant en cadence.

Il y eut un féerique changement à vue. Titine venait de déployer une écharpe de mousseline multicolore, très longue, qu'elle agita mollement au dessus de sa tête et qui ressemblait à un nuage de bulles de savon irisées.

Elle fut nimbée de cette gaze transparente qui, en flottant autour d'elle, l'enveloppa d'un cadre impalpable semblant formé de la poudre tombée de l'aile des papillons.

Sous le jour tamisé par le treillis de la tente, la petite danseuse se colorait de toutes les nuances du prisme où elle paraissait nager avec des ondulations orgueilleuses de plumes de paon, avec un balancement de tulipes frémissantes par une pluie de rayons de soleil.

Frénétiquement, l'assistance applaudit.

Mais au même instant un accident arriva à la fillette. Son pied glissa, sur la dernière note de la danse, et un œuf fut écrasé, salissant le tapis.

Furieuse, la Rouquine, dont les yeux lançaient de méchants éclairs, souffleta l'enfant qui se mit à pleurer.

Dans le public, une violente protestation s'éleva.

—Assez! cria t on. Enlevez la mégère!.... Giflez la aussi!

A cette manifestation spontanée du sentiment général, Véronique comprit qu'elle était allée trop loin. Elle essaya de donner aux spectateurs des explications que les huées couvrirent aussitôt.

Achille jugea qu'il était prudent d'intervenir pour pallier la brutalité de son irascible moitié.

—Mesdames et messieurs, dit-il, la bouche en cœur, faites pas attention. La môme pleure pour une taloche. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

—Ni battre une enfant! ajouta une voix mâle dans la foule.

L'Asticot, sans vouloir remarquer l'interruption, poursuivit son plaidoyer "pro domo":

—La petite a montré de la mauvaise volonté. Elle ne voudrait rien apprendre, rien faire. Elle a cassé l'œuf exprès.

—C'est faux! reprit la même voix avec énergie.

—Alors, il était nécessaire de lui donner une petite leçon pour lui montrer à se bien conduire devant le monde.

Pour la troisième fois, la voix reprit:

—Vous abusez de votre force pour martyriser cette enfant. C'est de la lâcheté.

—Oui! oui! répéta le public que les explications d'Achille n'avaient point satisfait. C'est lâche, ça!

L'Asticot se croisa les bras sur la poitrine, dans un beau geste de défi.

—Qui parle de lâcheté ici? gronda-t il.

—Moi! dit simplement la voix anonyme.

Et l'on vit s'avancer lentement, sans forfanterie, un homme de haute taille. Tout le monde reconnut en lui le lutteur invincible, dont, maintenant, le costume changeait quelque peu l'apparence.

Il portait des vêtements civils, qui lui allaient peut-être moins bien que le maillot de tout à l'heure.

Dans l'assistance, on se questionnait en chuchotant avec curiosité:

—Le revoici.... Qui est-ce?.. Le connaissez-vous?....

Non, nul ne l'avait jamais vu. Personne n'aurait pu mettre un nom sur cette figure.